FRC4.29105.1A
Cac
Fnc
24388

# DISCOURS

*Tel qu'il a été prononcé, & ſans aucune omiſſion, le 15 Avril 1791, dans la Société des Amis de la Conſtitution, ſéante à Lyon dans la Salle du Concert, par M. REY, Curé de Dardilly, membre de ladite Société.*

## CITOYENS,

ENFIN donc, nous poſſédons parmi nous ce digne paſteur depuis ſi long-temps l'objet de nos deſirs & de nos plus vifs empreſſements ; ce prélat citoyen, qui ne doit ſon élévation & notre choix qu'à ſon propre mérite ; mérite reſpecté juſqu'ici par la calomnie elle-même ; mérite acquis par une longue ſuite d'années de travaux & de vertus ; mérite univerſellement reconnu & juſtement apprécié par les plus habiles connoiſſeurs en ce genre ; &, pour tout dire enfin, mérite déjà ſi dignement récompenſé par la confiance & l'intimité du célebre Mirabeau lui-même.

Mirabeau ! quel nom m'eſt échappé ! quel ſouvenir douloureux ! quel deuil univerſel pour la France, pour l'Europe entiere, que dis-je ? pour tous les hommes ! Autrefois, quand Louis XII expira, un héraut plongé dans la triſteſſe, crioit d'une voix étouffée par les ſanglots : *François, le pere du peuple eſt mort...* A ce mot le plus beau, le plus ſublime de tous les éloges funebres, la conſternation devint générale, de toutes parts on voyoit couler des torrents de larmes, par-tout on n'en-



THE NEWBERRY
LIBRARY

rendoit que des soupirs déchirants ; chaque famille croyoit avoir perdu son pere, son ami, son protecteur, & jusqu'à présent cette perte a été jugée irréparable ; & peut-être l'eût-elle toujours été, si Louis XVI, si ce restaurateur généreux de la Liberté Françoise n'eût enfin terminé nos longs regrets. Quel sera donc aujourd'hui notre accablement, notre désespoir ? Génie tutélaire de la France, nous auriez-vous délaissés ? Non, tremble, Porsenna ( 1 ), notre Mucius Scevola a expiré, mais la France entiere a hérité de ses sentiments comme de ses bienfaits, & son ardent amour pour la Liberté vivra à jamais dans tous les cœurs François.

Mais je m'égare, Messieurs, j'entreprends, sans y penser, un éloge trop au-dessus de mes forces. Je n'écoute que la douleur profonde qui me pénetre ; mais la douleur seule peut-elle suppléer à cette éloquence mâle & rapide qui entraîne, qui embrase tous les cœurs ? Pour louer un Turenne, il fallut un Fléchier ; pour louer un Condé, il fallut un Bossuet ; & pour louer dignement un Mirabeau, il faudroit le dieu de l'éloquence ; que dis-je ? il faudroit Mirabeau lui-même.

Je reviens donc à mon premier sujet, seul capable aujourd'hui de nous consoler, sujet pour lequel j'ose espérer, Messieurs, votre indulgence pour moi, & toute votre attention, puisque cet important sujet a un rapport direct & essentiel avec la tranquillité publique. Ce respectable prélat dont le mérite seul a fixé le choix presqu'unanime de nos concitoyens, & que vous vîtes hier installé au bruit des acclamations publiques, rétablira, n'en doutons point, la concorde parmi nous, & réunira des cœurs malheureusement divisés, mais qui, sans doute, ne le sont que pour ne pas vouloir s'entendre, ou parce qu'on écoute avec trop de facilité des conseils pernicieux dictés par l'ignorance, la fourberie, l'orgueil, & mille autres passions annemies du bien public. Ah ! si nous voulions sincérement nous pénétrer de ce que nous devons à la religion & à la patrie ; si nous voulions seulement considérer que nous sommes Chrétiens & François ; ô mes chers Concitoyens, combien les prétextes dont

on ſe ſert pour vous égarer, vous paroîtroient foibles & abſurdes !

J'ai ſouvent examiné d'où pouvoient naître tant de contradictions qui nous diviſent & nous aigriſſent mutuellement, & je vous avoue que je n'ai apperçu d'une part, dans ceux qui nous égarent, que mauvaiſe foi ; & de l'autre, dans ceux qui ſe laiſſent égarer, qu'un refus opiniâtre de s'inſtruire. Jugez-en vous-mêmes par un ſimple expoſé de quelques raiſonnements que vous trouverez, je crois, à la portée des moins clair-voyants.

J'entends dire de tous côtés que la religion eſt en danger. Mais qui ſont ceux qui affectent de le craindre ? Souffrez que je vous le diſe ; ce ſont bien ſouvent des gens qui depuis long-temps ſe faiſoient une ſorte de gloire de ne rien croire, de ne rien pratiquer de ce qu'enſeigne la religion ; des gens qui blaſphémoient ouvertement ce que nous adorons, qui ne prenoient jamais aucune part aux exercices publics du chriſtianiſme. En vérité, convient-il à ces mécréants de ſe parer aujourd'hui du prétexte de la religion, pour ſemer par-tout le déſordre & les inquiétudes ? Qu'ils ſoient au moins de bonne foi, & qu'ils conviennent que ce n'eſt point le danger de la religion qui les alarme, mais plutôt la réforme des abus qui les enrichiſſoient à notre préjudice.

Il eſt encore une autre eſpece de ſéducteurs beaucoup plus dangereux qui ſonnent par-tout l'alarme, & malheureuſement, ils ne ſont que trop écoutés. Vous me comprenez déjà, Meſſieurs, & je ſuis forcé de vous l'avouer en rougiſſant. Oui, ce ſont ceux-là même qui, par état, devroient être nos guides dans la religion, ceux que nous ſommes accoutumés à regarder comme les dépoſitaires de la ſcience chrétienne ; ce ſont ceux-là même qui nous égarent. Ah ! qu'il m'en coûte, Meſſieurs, de les démaſquer & de les combattre ! mais enfin je dois à la vérité, à la religion, à ma patrie, de ne plus écouter la répugnance que mon cœur éprouve à cet égard.

Ils vous diſent donc, ces guides infideles, qu'on en veut à la religion, & qu'on cherche ouvertement à nous ſéparer de l'égliſe catholique. Eh ! pourquoi donc, leur

demanderai-je, pourquoi ? parce qu'on enleve au clergé des richeſſes & une autorité qui ne lui ont jamais légitimement appartenu ; parce qu'on lui enleve des richeſſes que Jeſus-Chriſt a toujours frappées d'anathême ; des richeſſes ſouvent uſurpées, des richeſſes ſource de mille ſcandales, des richeſſes odieuſement accumulées ſur un ſeul individu, au préjudice d'une foule de miniſtres plus édifiants, plus utiles & plus laborieux ; des richeſſes enfin qui n'ont jamais pu raſſaſier l'inſatiable cupidité de ceux à qui on les prodiguoit ?

Qui que vous ſoyez qui regrettez ſi amérement la perte de vos richeſſes, & qui la regardez comme une plaie mortelle faite à la religion ; voulez-vous que je vous confonde en peu de mots ? Jeſus-Chriſt eſt né dans une étable, il a conſtamment vécu dans la pauvreté, il eſt mort enfin ſur une croix. Et vous qui nous dites avec tant d'orgueil que vous êtes ſes miniſtres & ſes vicaires, vous les ſucceſſeurs de ſes apôtres, vous voulez nager dans l'opulence! Ah ! voilà la véritable plaie, la plaie la plus ſanglante qu'on puiſſe faire à la religion. Vous pouvez bien trahir vos devoirs, vous pouvez bien vous faire à vous-mêmes une fauſſe conſcience ; mais jamais, non, jamais vous ne pourrez nous faire à nous-mêmes illuſion, au point de nous faire regarder comme inviolable & ſacré, ce qui fut toujours votre opprobre & notre ſcandale.

Je conviens cependant, Meſſieurs, que parmi ces paſteurs opulents, il pourroit s'en trouver quelques-uns aſſez déſintéreſſés pour faire le ſacrifice & l'abandon de leurs richeſſes, pourvu toutefois qu'on ne touchât point à leur autorité. Mais quelle autorité veulent-ils donc ici réclamer ? eux à qui le Sauveur défend ſi expreſſément toute eſpece de domination, eux à qui il recommande par-tout dans ſon évangile la plus profonde humilité, ainſi que le déſintéreſſement le plus parfait. Quelle autorité réclament-ils ? eſt-ce l'autorité tyrannique qu'exerçoient nos prélats ſur des eccléſiaſtiques vertueux qu'ils ruinoient, qu'ils déshonoroient à volonté, tantôt par des refus de viſa, tantôt par des interdits arbitraires ? Quelle autorité réclament-ils ? eſt-ce celle de détrôner des rois(2),

de lancer des interdits sur des nations entieres (3), d'armer les peuples & les souverains les uns contre les autres (4), d'établir des tribunaux d'inquisition (5), d'allumer des bûchers, d'aiguiser des poignards (6), de préparer des poisons (7)? Ah! loin de nous une si funeste autorité! elle pouvoit convenir à des monstres couronnés, elle pouvoit convenir aux Caligula, aux Néron, aux Domitien; mais, à des chrétiens! à des prêtres! Ah! l'idée seule en fait frémir.

Cessez donc de regretter & encore moins de prétendre nous faire déplorer à nous-mêmes la perte d'une autorité si abusive, & de ces richesses autrefois si scandaleuses entre vos mains, & aujourd'hui si utiles entre les mains de la patrie.

Mais je vous entends... une pareille réforme, dites-vous, quelque nécessaire qu'on la suppose, ne devoit au moins appartenir qu'à l'église. Ah! fort bien; mais dites-moi, je vous prie, quand est-ce que l'église l'auroit faite cette réforme? Eh! depuis tant de siecles on en reconnoissoit la nécessité, depuis tant de siecles on la promettoit, & on n'a jamais pu l'obtenir. Il a donc bien fallu qu'enfin l'état lui-même, & le corps des simples fideles vînt au secours de l'église pour la réformer (8).

Mais puisque j'entreprends, Messieurs, de réfuter les objections fastidieuses dont on fatigue journellement les oreilles & les consciences, permettez encore que je rassure ici ces ames timorées qui paroissent inquietes sur l'arrivée du nouveau prélat. N'y aura-t-il pas, dit-on, un schisme évident dans ce diocese? car enfin, M. de Marbœuf ayant été jusqu'ici notre prélat légitime, & n'ayant été déposé par aucun concile; pouvons-nous en sûreté de conscience reconnoître aujourd'hui M. Lamourette pour notre prélat? Peut-il donc y avoir deux évêques dans le même diocese? & l'un des deux n'est-il pas nécessairement un schismatique & un intrus? Vous voyez, Citoyens amis de la constitution, que je ne parle pas ici pour vous seuls, & que j'entends aussi adresser la parole à cette classe nombreuse de citoyens qui assistent fréquemment à nos séances, qui cherchent à s'éclairer de vos lumieres, & à s'instruire dans vos savantes discussions.

C'eſt donc à vous, Citoyens de tout état, que je m'adreſſe en ce moment. Vous êtes en peine, vous paroiſſez douter qui vous devez reconnoître pour paſteur de ce dioceſe. Voilà deux perſonnes qui ſe diſent évêques de ce département. La patrie a prononcé pour l'un, l'égliſe n'a rien encore décidé contre l'autre. Pour lequel des deux enfin doit-on ſe décider?

Premiérement, je vous rappellerai à ces temps anciens, où l'on vit dans le quatrieme ſiecle la célebre égliſe d'Antioche partagée entre deux évêques tous deux catholiques, & tous deux même inſérés dans le catalogue des ſaints, ſous les noms de St. Mélece & de St. Paulin. St. Mélece meurt, & auſſi-tôt on lui donne pour ſucceſſeur St. Flavien; voilà donc pour la ſeconde fois deux évêques dans la même ville. St. Paulin meurt, & on lui donne pour ſucceſſeur St. Evagre. Voilà donc encore pour la troiſieme fois deux évêques dans la même ville. Enfin Saint Evagre meurt, & alors enfin tous les fideles réunis, & laſſés d'une ſi longue confuſion, s'accordent pour ne reconnoître plus qu'un ſeul évêque; ſavoir, St. Flavien. Vous voyez, Citoyens, par ce court expoſé qu'il n'eſt donc pas abſolument eſſentiel à la foi, ni même à la ſainteté, qu'il n'y ait qu'un ſeul évêque dans un même dioceſe; la charité ſuffit pour faire un pareil accord. (*Voyez l'hiſtoire de l'égliſe par M. l'abbé de Beraud*, 3e. *Vol. p.* 599 *& ſuiv.*)

Je pourrois encore vous citer à l'appui de cette aſſertion un exemple plus récent & beaucoup plus frappant. C'eſt celui du long ſchiſme d'occident, pendant lequel on vit le St. Siege diſputé & poſſédé par pluſieurs concurrents qui tous ſe diſoient papes, & qui tous anathématiſoient leurs rivaux qu'ils traitoient d'anti-papes. Il eſt certain qu'alors on pouvoit ſe ſauver dans l'une & l'autre communion, témoin entr'autres, St. Vincent Ferrier, qui fut long-temps attaché à l'anti-pape Benoît XIII.

Mais je vois bien, Meſſieurs, que vous voulez de moi quelque choſe de plus poſitif. Eh bien! ſi vous le voulez, ſuivons l'exemple de Salomon. On préſente à ce prince deux femmes qui ſe diſputent la maternité d'un même enfant. Pour connoître laquelle des deux eſt la véritable mere, il ſe fait apporter une épée, & commande qu'on

partage l'enfant en deux parts, & qu'on en donne une part à chacune de ces femmes. La véritable mere se fit bientôt connoître par sa tendresse & son émotion, & son enfant lui fut rendu.

Or, Messieurs, nous sommes à peu près dans le même cas. Voilà deux personnes qui se qualifient du même titre d'évêque de Lyon. Pour savoir lequel des deux est véritablement notre pere, à l'exemple de Salomon, interrogeons leurs cœurs. L'épreuve ne sera ni longue ni douteuse. L'un s'est constamment refusé à nos plus pressantes sollicitations, & même encore aujourd'hui il se déclare ouvertement l'ennemi des loix de la patrie, & par conséquent le nôtre; c'est M. de Marbœuf: l'autre, c'est M. Lamourette, connu depuis long-temps par ses travaux, ses talents & ses vertus, se rend avec empressement à nos vœux. Nous connoissons sa fidélité à remplir tous ses devoirs, sa tendresse pour nous, son amour pour la patrie. C'est Dieu lui-même qui nous l'a désigné, comme autrefois, par l'organe des fideles. C'est lui-même qui l'a placé sur le siege des Pothin, des Irenée, pour retracer à nos yeux les vertus de tant de saints prélats qui ont illustré cette église. Ecrions-nous donc tous, oui, M. Lamourette est notre vrai pere, c'est le véritable & unique pasteur du département de Rhône & Loire. Il nous édifiera par ses exemples, il nous instruira dans la chaire de vérité, il convertira les pécheurs au tribunal de la pénitence, il consolera les malades & les affligés, il disposera les moribonds à une sainte mort; il visitera l'humble chaumiere de l'habitant des campagnes, il réunira tous les cœurs, il étouffera toutes les haines; enfin par ses vertus il fermera la bouche à l'hypocrite & au pâle calomniateur, & tout s'accomplira, ainsi qu'il l'a prédit lui-même avec une sublimité vraiement prophétique.

## *NOTES.*

(1) Porsenna roi d'Etrurie, aujourd'hui grand duché de Toscane, voulut rétablir le despotisme impur & sanglant de Tarquin le superbe, & anéantir la liberté naissante des Romains. Ses efforts furent inutiles, il fut contraint de lever le siege de Rome. Nous espérons qu'il en sera autant

des puiſſances étrangeres qui voudroient relever en France le coloſſe de la tyrannie que nous avons renverſé.

(2) Perſonne n'ignore les démêlés de Boniface VIII avec Philippe le Bel, le délire audacieux du pontife & ſa fin tragique, la fermeté inébranlable du roi, & l'indignation de tous les François.

(3) On ne revient point de ſa ſurpriſe, lorſqu'on voit un Innocent III parler en deſpote à Philippe-Auguſte, excommunier Jean Sans-Terre, interdire tout ſon royaume, délier ſes ſujets du ſerment de fidélité, donner ſa couronne au fils de Philippe-Auguſte, la rendre enſuite au prince Anglois pour en faire ſon vaſſal, & ſe jouer à la fois de la foibleſſe des rois & de la crédulité des peuples, le tout ſous le maſque de la religion. Quelle audace d'une part! & de l'autre quel engourdiſſement! quelle ſtupidité!

(4) On n'oubliera jamais les guerres malheureuſes qu'excita l'audacieux Grégoire VII en Allemagne & en Italie. Joſeph II s'en eſt bien ſouvenu.

(5) Qui pourroit calculer les horreurs qui ont ſouillé les tribunaux d'inquiſition? Philippe II a fait périr pendant ſon regne plus de cinquante mille victimes par les arrêts de cet infame tribunal.

(6) N'eſt-ce pas le fanatiſme qui arma Jacques Clément du couteau dont il frappa le dernier des Valois? Et toi, exécrable Ravaillac, quels myſteres affreux n'as-tu pas révélés?

(7) Depuis le repas horrible d'Atrée & de Thieſte, y en eût-il jamais un pareil à celui qui termina la vie atroce d'Alexandre VI? Faut-il qu'un pape l'ait emporté en ſcélérateſſe, ſur tout ce qui a exiſté de plus vicieux?

(8) Voulez-vous ſavoir comment l'égliſe ſe réforme! voyez le perfide cardinal la Balue. Il trahit ſon prince, ſon bienfaiteur qui l'a tiré de la fange pour le décorer de la pourpre, & le mettre à la tête de ſon royaume; ſon crime eſt avéré, mais comment le punir? le pape décide qu'il ne peut être jugé qu'à Rome en plein conſiſtoire. Il en eſt donc quitte pour onze ans de priſon, & quatre ans après ſon élargiſſement il revient en France en qualité de légat, braver la cour & la nation. Voilà comment l'égliſe ſe punit & ſe réforme; & il falloit attendre encore qu'elle ſe réformât.

*Ceux qui trouveront dans notre écrit des vérités exprimées trop durement, ſont invités à lire le diſcours de M. Maſſillon ſur l'uſage des revenus eccléſiaſtiques, dans le premier volume de ſes Conférences.*